

RYTHME, PRÉSENCE, VOIX, SOUFFLE
TÉMOIGNAGE SUR LE MANIEMENT
DU TRANSFERT CHEZ LACAN

« Mais quand, dans ce mouvement d'atteindre, d'attirer, d'attiser, la main a été vers l'objet assez loin, si du fruit, de la fleur, de la bûche, une main sort qui se tend à la rencontre de la main qui est la vôtre, et qu'à ce moment c'est votre main qui se fige dans la plénitude fermée du fruit, ouverte de la fleur, dans l'explosion d'une main qui flambe – alors, ce qui se produit là, c'est l'amour¹. »

« Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage », nous rappelle Boileau (1674) dans un adage célèbre qui nous permet de comparer le travail de l'écrivain à celui du tisserand. Dans tout tissage, il y a deux éléments : les fils qui courent, qui vont fabriquer le dessin, et la trame. Dans l'analyse, il s'agit aussi de ce tissage. De la pratique de Lacan on a surtout parlé d'une des dimensions : celle des fils des chaînes signifiantes, de la façon dont il convenait de les pointer, de les scander, de les couper, de leurs motifs, permettant d'y lire le dessin du désir. Mais de la trame, qui soutient la possibilité

1. J. Lacan, *Le Transfert*, Le Séminaire, Livre VIII, Paris, Seuil, 1991, p. 67.

de ce travail, il ne me semble pas qu'il en ait été beaucoup question.

J'ai rencontré Lacan en juin 1972, j'ai commencé à travailler avec lui en janvier 1973, j'y suis restée huit ans. Je ne parlerai pas ici des deux dernières années, celles de sa maladie. C'est sa pratique pendant les six premières années dont je vais traiter. Pratique fort intéressante et, aux dires de mes aînés, semblable en beaucoup de points à celles des années précédentes.

Il ne m'est cependant pas facile d'aborder la trame qui soutient cette pratique. S'agirait-il d'un sujet touchant l'obscène dans le sens étymologique : mis en scène ?

Comment parler de cet homme extrêmement présent, posant volontiers une main sur une épaule désemparée, scandant de temps à autre son écoute avec le son de son souffle, recevant ses analysants à un rythme souvent soutenu, cinq fois par semaine dans mon cas et dans bien d'autres ; parfois plus, pour certains. Séances courtes, certes. Mais un pareil rythme permet un travail fort différent de celui qui se met en place lorsque les séances sont plus espacées.

Cette trame de la pratique de Lacan, qui m'a semblé peu abordée, s'est imposée à moi dans les termes de : rythme, présence, voix, souffle, que nous savons ne pas être ceux de Lacan ; ce qui n'a pas simplifié ma réflexion.

Lacan ne parle pas du rythme ; s'il lui arrive d'employer ce mot, ce n'est pas à propos du travail dans la séance. Du souffle non plus, il ne parle pas. J'étais donc dans une situation compliquée, ayant à dire des choses sur sa pratique et ne trouvant, dans un premier abord, ni dans ses *Écrits* ni dans ses *Séminaires*, de quoi les soutenir.

En revanche, dès la création de la Société française de psychanalyse, il parle de la présence de l'analyste. Comme en témoigne le séminaire *Les Écrits techniques*, le sujet est abordé par le biais de la résistance en psychanalyse : Lacan demande à Anzieu d'exposer la technique de Freud, telle qu'elle se présente dans les *Études sur l'hystérie*. Anzieu cite deux formes de maniement de la résistance : la ré-assurance et la technique de pression des mains. La première – où Freud affirme au patient : « Mais allez, vous savez, dites, dites » – lui paraît une technique de force. La seconde, une technique de ruse. Il cite Freud : « En mettant les mains sur le front du sujet, j'attire son attention sur ce geste, et par là même la résistance se trouve déplacée, de ce contre quoi elle résistait à ce geste, et par là même le souvenir qui était dessous peut arriver à jour. »

Lacan est visiblement étonné de ce qu'il vient d'entendre et lui demande : « Sur quel texte vous basez-vous ? » Anzieu lui répond qu'il s'agit du chapitre sur la psychothérapie des *Études sur l'hystérie*. Lacan alors, tout en s'excusant, l'interrompt pour une mise au point. Il tient à rappeler le caractère privilégié des cas traités par Freud, pour ajouter que l'on ne peut pas « pleinement se faire une idée de quelle était sa technique. Freud était à ce moment-là sur la voie de recherche d'une vérité qui l'intéressait lui-même, aussi totalement jusque dans sa personne, donc dans sa présence aussi au malade, ce ne peut qu'avoir donné à ses rapports avec ses malades un caractère absolument singulier »¹.

1. Ce dialogue entre Anzieu et Lacan se trouve dans le séminaire du 20 janvier 1954, séminaire consacré aux *Écrits techniques de Freud*. Dans la version publiée au Seuil, J.-A. Miller ne l'a pas retranscrit.

Nous voyons bien qu'il ne souhaite pas que la manière de travailler de Freud soit prise comme une recette, qu'elle reste comme sa façon personnelle de faire. La même chose pourrait m'être rétorqué à propos de la pratique de Lacan, c'est indubitable. Il ne s'agit pas de proposer à quiconque de *faire du Lacan*, pas plus que de *faire du Freud*, mais de saisir sur quelle trame vient reposer la pratique de la coupure et du capitonage des fils signifiants, ainsi que celle, tout aussi personnelle à Lacan, des séances courtes.

À l'époque, Lacan se méfiait de la présence de l'analyste comme facteur pouvant entraîner la résistance par le transfert. Voici comment, quelques semaines plus tard¹, il parle du moment où la parole bascule vers la présence de l'analyste : « Le sujet s'interrompt dans un moment qui, le plus souvent, est le plus significatif de son approche vers la vérité, dans une sorte de sentiment, fréquemment teinté d'angoisse, de la présence de l'analyste². » Les premiers éléments de l'enseignement de Lacan, capables de rendre compte de cette dimension de *trame* de mon expérience analytique avec lui, ne se trouvent que six ans plus tard, dans le séminaire *Le Transfert*. Sa façon de théoriser la place de l'analyste change complètement. Tout en rappelant qu'au niveau de la relation la psychanalyse exige un haut degré de sublimation³ libidinale, il nous enseigne que l'on s'isole avec un autre pour lui apprendre ce qui lui manque. De par la nature du transfert, ce « ce qui lui manque », il va l'apprendre en tant qu'aimant. Et il ajoute : « Je ne

1. Le 10 février 1954.

2. J. Lacan, *Les Écrits techniques de Freud*, Le Séminaire, Livre 1, Seuil, 1975, Paris, p. 63.

3. Sublimation que nous allons retrouver jusqu'à la fin de son œuvre.

suis pas là pour son bien, mais pour qu'il aime. Est-ce à dire que je doive lui apprendre à aimer¹ ? »

Dans mon expérience analytique, j'ai appris que oui. Comme nous le savons, Lacan fera usage du *Banquet* de Platon pour éclairer le rapport de l'amour avec le transfert : « L'amour grec nous permet de dégager dans la relation de l'amour les deux partenaires au neutre, ce couple que sont respectivement l'amant et l'aimé, *érastès* et *éroménos*². » Lacan explique que ce qui caractérise l'aimant, comme sujet du désir, c'est essentiellement ce qui lui manque. L'aimé, dans ce couple, est le seul à avoir quelque chose³.

Pour saisir comment cela s'est joué dans ma propre cure analytique, il faut situer ma position avant qu'elle ne débute.

J'arrive du Brésil, catapultée par une dictature, une prison préventive ayant été déclarée contre moi. Du jour au lendemain, je me retrouve à Paris, ayant tout laissé : mon bébé, mon analyste, mes premiers patients. Souhaitant reprendre un travail, je demande aux collègues le nom d'un analyste. Sous prétexte que ma précédente analyste était anglo-saxonne, les collègues décident qu'ils ne savent pas m'indiquer quelqu'un ; seul Lacan est en mesure de le faire. J'y vais à reculons, je lui demande un rendez-vous pour qu'il me donne un nom : « Indiquez-moi un psychanalyste. Je ne veux pas un nom sur la couverture d'un gros livre. » Il me répond : « Moi aussi, cela me gêne d'être un nom sur la couverture d'un gros livre. » Veut-il me séduire ainsi ? De

1. Leçon du 8 octobre 1960.

2. Leçon du 23 novembre 1960.

3. J. Lacan, *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 47. Plus tard, comme nous savons, il précisera que c'est le désiré qui est pourvu et le désirant qui est manquant.

séduction, on a souvent parlé à propos de Lacan. Aujourd'hui, il me semble que le choix de cette réponse est à entendre dans le cadre structural du rapport de l'*érasès* et de l'*éroménos*.

À cette époque, je n'étais pas en place d'Alcibiade, je ne voyais pas Lacan comme porteur d'*agalma* ; j'avais essayé d'ouvrir *Les Écrits*, je n'avais rien compris. Certes, il commençait à y avoir un phénomène de mode autour de son nom, même en Amérique du Sud. Mais, n'ayant pas la culture d'un Valas¹, je ne voyais pas ce que Lacan, lui-même, pouvait m'apporter. Je ne voulais pas d'un *éroménos*, fût-il l'auteur du plus épais des livres de psychanalyse. Je voulais un analyste *érasès*, un analyste qui m'aime, j'avais assez de soucis comme ça dans ma vie.

Quatre fois, Lacan me fit revenir sous prétexte de me donner ce nom qu'il ne me donnait pas. Très en colère, je décidai de ne plus y retourner. Puis je commençai à travailler dans un centre dirigé par des psychanalystes de la SPP², lesquels me confièrent des patients. N'ayant plus de cure personnelle, et dans le contexte de mon existence difficile de l'époque, j'ai eu la crainte de ne pas être à la hauteur de ce travail. Début janvier, je suis revenue voir Lacan en lui disant : « Écoutez, Monsieur, puisque vous ne m'avez pas donné le nom d'un analyste, maintenant il faudrait que je me trouve un psychothérapeute, les choses deviennent difficiles pour

1. Au cours de ce colloque sur la pratique de Lacan, Patrick Valas nous a dit que sa demande d'analyse s'adresse à l'homme dont il a mesuré l'importance de l'œuvre. Avant même le début du travail, il y a déjà transfert sur l'œuvre. Je n'en étais pas là.

2. Société psychanalytique de Paris. Comme je sollicitais un nom d'analyste à l'un d'eux, il marmonna que, dans mon cas, il fallait absolument un didacticien, ce que je n'avais pas demandé. Ennuyé, il passa en revue cette catégorie et m'informa qu'il y aurait un

moi. Est-ce que vous voulez bien être mon psychothérapeute ? » Il me répondit . « Un psychanalyste n'a aucune raison de ne pas être psychothérapeutique pour celui qui le lui demande. »

Face à la persévérance de Lacan à mon égard, je n'ai pas manqué de me demander quel pouvait être mon attrait caché. Étaient-ce les problèmes politiques dramatiques que je venais de vivre ? Aujourd'hui, je pense tout simplement qu'il avait là l'occasion de lui apprendre à aimer, à la petite jeune. Et, du coup, de lui permettre d'avoir quelque accès à son manque. Il avait là l'occasion de jouer ce retournement qu'il appelle « l'amour comme signification », de mettre en place une métaphore, c'est-à-dire une substitution. À la place de l'*éroménos*, de l'objet aimé, devrait advenir le sujet du manque. Souvenons-nous que, pour figurer ce passage, qu'il dit miraculeux, où l'analyste comme aimant va permettre à un objet aimé d'advenir à la qualité de sujet, Lacan propose un mythe : « Je comparerai à la main qui s'avance pour atteindre le fruit quand il est mûr, pour attirer la rose qui s'est ouverte, pour attiser la bûche qui s'allume soudain. » Le caractère miraculeux se trouvant dans la suite : « Mais quand, dans ce mouvement d'atteindre, d'attirer, d'attiser, la main a été vers l'objet assez loin, si du fruit, de la fleur, de la bûche, une main sort qui se tend à la rencontre de la main qui est la vôtre, et qu'à ce moment c'est votre main qui se fige dans la plénitude fermée du fruit, ouverte de la fleur, dans l'explosion d'une main qui flambe – alors, ce qui se produit là c'est l'amour¹. »

temps d'attente. En 1972, le nombre de didacticiens y était assez réduit.

1. J. Lacan, *Le Transfert*, op. cit., p. 66-67.

Mais comment Lacan allait-il manier les choses pour que je passe de ma position d'*éroménos*, d'aimée, à la position de sujet aimant, d'*érastès* ? Sans cela, je n'en saurais rien de mon manque, je n'advieudrais pas en place de sujet dans la cure.

Dans les premiers mois, quand je lui parlais encore en face-à-face, j'étais, tout d'un coup, surprise de le voir dans l'étonnement, dans l'émerveillement de quelque chose que je venais de lui dire sans l'entendre. Plus tard, j'allais non seulement comprendre que cet homme, de plus de soixante-dix ans, était toujours capable de s'étonner, mais aussi qu'il jouait là de *la tierce personne*, celle du *mot d'esprit*, celle qui rendait possible pour moi, qui ne l'entendais pas, de m'intéresser à mon dire, en tant que source de ce qui avait pu accrocher sa surprise et son intérêt.

Dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient*, Lacan souligne qu'il faut qu'il y ait le tiers Autre pour qu'il y ait trait d'esprit. « Et c'est cet Autre qui envoie la balle, c'est essentiel, de sorte que si personne ne le fait il n'y a pas de trait d'esprit. Autrement dit, si *familionnaire*, personne ne s'en aperçoit, ça ne fait pas un trait d'esprit, c'est un lapsus¹. »

Lacan rappelle qu'il n'y a pas d'émergence de mot d'esprit, sans une surprise, sans quelque chose qui rende le sujet étranger au contenu immédiat de la phrase. Pendant un instant, il peut se dire : « je ne comprends pas », « je suis dérouté »². Sur cet Autre, dont nous voyons là la première approche de son manque, de sa décomplétude, Lacan précise : « Il nous faut, bien sûr, que ce soit

1. La leçon du 6 novembre 1957. J.-A. Miller le reprend à la page 25 de l'édition du Seuil.

2. J. Lacan, *Les Formations de l'inconscient*, Le Séminaire, Livre v, Seuil, Paris, 1998, p. 107.

un être vivant, de chair, pour l'atteindre et pour susciter son plaisir¹. »

Lacan savait s'ébahir puis éclater de rire, comme si ce que je venais de dire le réjouissait. Voilà une expérience qui marque : celle de découvrir que l'on est la source d'un dire qui réjouit l'Autre. Ce plaisir du trait d'esprit, Lacan l'appelle jouissance. Il le dit clairement : « Le *Witz* restitue sa jouissance sous le double aspect de la surprise et du plaisir². » Nous savons que, plus tard, il l'écrivira : S/A.

Cette clarté, quant au maniement par l'analyste de la place de tiers dans le mot d'esprit, je la dois à un analyste argentin, Pablo Mario Kovalowsky³. Son exposé me permit de mettre des mots sur cet aspect de la pratique de Lacan et m'apprit beaucoup sur l'efficace de certaines de mes interventions auprès de jeunes autistes⁴ ou de bébés. Depuis, la clinique du nouveau-né m'a enseigné que quand celui-ci repère qu'il est source, cause de la jouissance de l'Autre, cela provoque un renversement de places : d'objet aimé il devient aimant. Celui pour qui il est source de jouissance, le bébé l'aimera, encore faut-il que cet Autre se présente comme manquant. Je fis de même dans mon analyse avec Lacan, lorsque – dans le transfert – il apparut que j'occupais pour lui la place d'objet manquant.

1. *Ibid.*, p. 117.

2. Leçon du 18 décembre. J.-A. Miller le reprend à la page 121 de l'édition du Seuil.

3. Il y a une quinzaine d'années, dans une des premières rencontres internationales de l'Inter-Associatif à Paris, j'ai eu, avec Alain Didier-Weill, le plaisir de discuter son exposé sur « l'analyste en place de tiers Autre ». Je crois qu'il nous laissa, à tous deux, une forte impression.

4. M.-Ch. Laznik, *Vers la parole. Trois enfants autistes en analyse*, Paris, Denoël, 2004, chapitre VIII.

TRAVAILLER AVEC LACAN

Cela s'est joué – au sens théâtral du mot – en plusieurs temps. J'étais, à l'époque, pour des raisons de structure que la conjoncture devait favoriser, assez peu à l'écoute de ma propre détresse. Un psychanalyste kleinien aurait interprété : « Vous me mettez en place d'être celui qui doit s'inquiéter pour vous. » Lacan n'était pas verbeux, mais acteur ; la scène à laquelle mon inconscient l'assignait, il la jouait. Près de la porte, debout, mettant la main sur mon épaule : « Mon petit, mais comme cela [en indiquant mon manteau trop fin] vous allez attraper froid ! » Alors que je me trouvais à cent lieues de pouvoir me penser dans ce type de détresse, la voix de Lacan, apitoyée, me permettait d'en toucher quelque chose.

Quand Lacan veut articuler ce que doit être le désir de l'analyste, il le renvoie à la fonction du manque, en s'appuyant sur le dire de Socrate dans le *Banquet* : « Aimer et désirer quelque chose, est-ce l'avoir ou ne pas l'avoir ? Peut-on désirer ce que l'on a déjà ? » Et Lacan de conclure que pour Socrate l'objet du désir est nécessairement ce dont le sujet « est dépourvu, c'est de cette sorte de chose qu'il a désir tout comme amour »¹. Ceci me permet d'introduire une vignette sur un moment de mon analyse qui m'a rendu longtemps perplexe. Je vais l'appeler la scène du téléphone.

Je traversais une période de mon analyse où je pensais peu. Sans savoir trop pourquoi, je manque trois séances consécutives. Au matin de la quatrième, coup de fil de Lacan, qui me dit : « Alors, mon petit, quand est-ce que je vais vous revoir² ? » Je m'entends

1. J. LACAN, *Le Transfert*, op. cit., p. 139.

2. N'oubliez pas qu'ayant cinq séances par semaine j'avais dû le voir le lundi, manquer les jours suivants, et le coup de fil a lieu le vendredi matin. Grâce au rythme intense des séances, tout cela se joue sur quatre jours.

répondre : « J'arrive, Docteur. » Qu'ai-je entendu dans sa voix ? Je ne saisis pleinement la dimension de plainte qu'en disant à mon conjoint : « Il parle comme ma mère. » J'y avais en effet reconnu la voix plaintive de cette mère, veuve, dépourvue, n'ayant aucune ressource sinon son unique fille, rôle qu'il m'était pénible de tenir. Cette mère dans le manque était ce qui me faisait fuir.

Sans être tout à fait dupe de ce que cet appel devait impliquer de mise en scène, je presse légèrement l'accélérateur au sortir du parking, mais assez pour que ma voiture aille doucement emboutir une ferraille invisible sous le camion devant moi, ce qui a pour conséquence de diviser tout le capot du moteur, comme une boîte de conserve que l'on ouvrirait. Clivée, coupée.

J'en ai ri, en ayant le sentiment de visualiser ma propre division que ce coup de fil où Lacan jouait ma mère, la pauvre, avait produit.

Ces journées sur la technique de Lacan m'ont permis d'amorcer le déchiffrement de la mise en scène téléphonique de la pauvre mère. Elle me renvoie au mythe de la naissance de l'amour que Lacan nous rappelle se trouver chez Platon. Amour est fils de Poros et de Penia, la pauvreté, voire la misère. Ce que Penia connaît bien d'elle-même, c'est l'*aporia*, à savoir qu'elle est sans ressources. La pauvre Penia n'a, à proprement parler, rien à donner sinon son manque constitutif (*aporia*). Penia, venue aux fêtes de la naissance d'Aphrodite, mendiait à la porte quand elle vit Poros – la ressource, l'astuce – qui, saoul, s'était endormi. Et c'est pendant qu'il dort, où il ne sait plus rien, que s'engendre l'amour. Ici, c'est le féminin qui est actif, c'est elle qui s'insinue par son désir pour qu'amour advienne¹.

1. Lacan parle du mythe aux séances du 18 et du 25 janvier 1961 (cf. J. Lacan, *Le Transfert*, op. cit., p. 147-148 et p. 157-158).

Tel Lacan parlant comme ma mère, Socrate – dans *Le Banquet* – prête sa voix à la prêtresse Diotime qui raconte le mythe. Lacan fait remarquer comment c'est le féminin de Socrate qui parle. Dans sa technique, Lacan savait aussi se servir du sien.

Lacan ne savait peut-être rien des raisons qui m'avaient menée à manquer les trois dernières séances. Moi non plus, d'ailleurs. Sinon, avant son coup de fil, une absence de représentation sous forme d'une dénégation : « Je ne lui en voulais pas. » De quoi aurais-je pu lui en vouloir ? D'être parfois si plein de tout ce qui le passionnait par ailleurs ? Après son coup de fil mettant en scène combien je lui avais fait défaut et la bascule qui s'ensuivit, une période féconde se restaura dans le travail analytique.

S'il sollicitait un amour de transfert, je n'ai jamais été dupe du fait que la mise en scène Lacan la jouait au titre de l'acteur grec : avec un masque. Dès le séminaire *Le Transfert*, il parle de mise en scène, mais c'est dans le séminaire *Ou pire* qu'il va développer son propos sur le rôle du masque dans le théâtre grec. Souvenons-nous du contexte : Lacan rappelle que la relation transférentielle est inaugurée par la place de *sujet supposé savoir* assignée à l'analyste. Mais ce savoir ne lui est supposé que de par sa position : « L'analyste ne fait pas semblant, il occupe *la position* du semblant. Il l'occupe légitimement parce que, par rapport à la jouissance, telle qu'il a à la saisir dans les propos de celui qu'au titre d'analysant il cautionne dans son énonciation de sujet, il n'y a pas d'autre situation tenable. Mais le semblant ne se nourrit pas de la jouissance qu'il bafouerait. Il donne, ce semblant, son porte-voix de se montrer comme masque, ouvertement porté, comme dans la scène grecque¹. »

1. J. Lacan, *Ou pire*, Le Séminaire, Livre XIX, leçon du 10 mai 1972.

Voici, clairement énoncé, ce que j'ai le sentiment que Lacan faisait quand il jouait, dans le sens de la scène grecque.

Les précisions qu'il apporte juste après me semblent très importantes quant au maniement de sa technique : « Le semblant prend effet d'être manifeste. Quand l'acteur porte le masque, son visage ne grimace pas, il n'est pas réaliste. Le pathos est réservé au chœur qui s'en donne à cœur joie. »

Quand Lacan dit : « Alors, mon petit, quand est-ce que je vais vous revoir ? », c'est le ton de sa voix qui joue le rôle principal. Il ne s'agit pas d'un travail au niveau de l'énoncé, mais bien au niveau de l'énonciation. En donnant voix au personnage maternel, il en emprunte le masque, et c'est sur ce masque que s'inscrit la dimension d'une mère dépourvue. Ce n'est pas sur son visage, que je ne vois pas, mais dans sa voix. Lacan en parle lui-même, dans cette leçon du séminaire *Ou pire* : « C'est de donner voix à quelque chose que l'analyste peut démontrer que cette référence à la scène grecque est opportune. Car qu'est-ce qu'il fait, d'occuper comme telle cette position du semblant ? Rien d'autre que de démontrer justement que [...] la terreur ressentie du désir dont s'organise la névrose – ce qu'on appelle défense – n'est [...] que conjuration à faire pitié. » Et Lacan de rappeler Aristote.

Déjà dans *L'Éthique*, Lacan nous avait entretenus sur Aristote et la tragédie : « Le terme de spectateur, communément employé pour discuter l'effet de la tragédie, me paraît tout à fait problématique. Au niveau de ce qui se passe dans le réel, il est bien plutôt l'auditeur, et là-dessus je ne saurais trop me féliciter d'être en accord avec Aristote pour qui tout le développement

des arts du théâtre se produit au niveau de l'audition. Le spectacle n'est ici que comme moyen¹. »

Il m'arrivait, sur le divan, de traverser des moments où, tout d'un coup, quelque chose m'empêchait de continuer à associer. Je sentais alors Lacan s'approcher et j'entendais le rythme de son souffle ; ce qui avait son efficace : mon flot associatif repartait. J'étais donc portée par la rythmicité de ce son. L'utilisation d'un sonore, qui ne serait pas celui de la parole – car, en effet, Lacan n'était pas verbeux –, lui était propre. On pouvait aussi l'entendre tourner les pages d'un livre à une vitesse telle qu'il était évident qu'il ne pouvait même pas y voir les images. Le livre devenait instrument de son, instrument d'un pointage sans mots ; même s'il ne se privait pas de dire : « C'est ça, mon petit. » Les deux pouvaient servir. Mais ce souffle, comment opérait-il ?

Si le sujet se trouve lui-même situé dans le signifiant, en tant qu'il est structuré par la coupure, Lacan nous rappelle que la respiration ne connaît nulle part cet élément d'intervalle, de coupure². Si rien ne s'inscrit dans une coupure de la respiration, elle est néanmoins rythme, pulsation, alternance vitale, précise-t-il. L'utilisation d'une chaîne signifiante – pour courte qu'elle fût : un « C'est ça », par exemple – servait à faire scansion ; le rythme du souffle était là pour permettre de poursuivre sur un chemin trop ardu, probablement là où Freud avait utilisé l'imposition des mains.

À quel moment Lacan donnait-il à entendre cette rythmicité du souffle ? Que cherchait-il à faciliter ainsi ?

1. J. Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse*, Le Séminaire, Livre VII, leçon du 25 mai 1957.

2. J. Lacan, *Le Désir et son Interprétation*, Le Séminaire, Livre VI, leçon du 20 mai 1959.

TÉMOIGNAGE SUR LE MANIEMENT DU TRANSFERT CHEZ LACAN

Un début de réponse me semble se trouver dans ses réflexions sur la nature éthique de la catharsis. Voici ce qu'il dit : « Ce dont il s'agit dans une catharsis – pour autant qu'elle réunit des choses en apparence aussi étrangères que le spectacle tragique des Grecs et la psychanalyse –, c'est la purification du désir¹. » Purification a ici le sens de décantation, de séparation des plans. Pour Aristote, le sujet ne peut désormais plus ignorer où est le pôle du désir. Pour Lacan, cela lui permet d'en savoir quelque chose sur le sens caché de son action. Rien d'autre que l'hypothèse freudienne de l'inconscient.

Mais, toujours selon Aristote, cette catharsis ne peut se produire que pour autant que l'on a franchi les limites qui s'appellent la crainte et la pitié.

Il me semble que Lacan faisait intervenir le rythme du souffle quand, prise de cette crainte ou de cette pitié, je restais sans voix. Ce portage me permettait de retrouver une voix qui ne reculait plus « devant le bien de l'autre ». Une catharsis pouvait alors opérer : séparation des plans qui, pour un temps, me permettait d'en savoir un peu plus au sujet de l'inconscient.

Mais cette voie de la catharsis n'est pas pacifiante pour tout le monde, souligne Lacan. Et il rappelle que Platon n'hésite pas à faire état de la possession dans les procédés cathartiques.

Il me revient maintenant que, lors de notre premier entretien, Lacan m'avait demandé ce que j'avais fait au Brésil sur le plan professionnel. En m'écoutant, il avait décidé que je devais faire une thèse sur « les rites de possession au Brésil et leur efficace ». Sitôt dit, sitôt

1. Toutes ces références à la catharsis se trouvent dans la dernière leçon du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* (op. cit.).

TRAVAILLER AVEC LACAN

fait, il avait pris son téléphone et appelé son ami Balandier. Sans l'avoir demandé, je m'étais retrouvée catapultée chez ce professeur pour y faire un DEA sur les rites de possession. Et voici qu'au détour de ce travail je retrouve les rites de possession qui étaient au départ de ma relation avec lui. Je n'ai pas fait cette thèse, mais, des années plus tard, j'ai encouragé un autre à la faire¹. Je viens de comprendre les racines de l'intérêt de Lacan pour ces questions.

Marie-Christine LAZNIK

1. J'ai quand même écrit un article à ce propos (cf. M.-Ch. Laznik-Penot, « Parcours mythiques et rituel d'une cure selon la tradition du candomblé », in *Possessions d'hier, possessions d'aujourd'hui. Le discours psychanalytique, Revue de l'Association freudienne*, n° 20, octobre 1998, Paris, p. 253-268).